

Mathieu Blesson

L'ÉGLISE CATHOLIQUE OU LA TENTATION ÉCOLOGIQUE

Du 30 novembre au 11 décembre dernier s'est tenue au Bourget la conférence de Paris pour le climat, autrement appelée la COP21 pour désigner la 21^e conférence des parties à la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques. L'occasion de rappeler au monde entier aux côtés de quelque 400 scientifiques, élus, artistes, chefs d'entreprise ou représentants d'ONG combien l'heure est grave pour la planète et qu'il est temps tous ensemble de prendre conscience des risques liés au réchauffement climatique.

Coupable de crime contre les générations futures, les scientifiques d'aujourd'hui sont en effet montrés du doigt comme étant les principaux responsables de la crise écologique. À cause d'eux, les habitants de la planète Terre n'auraient désormais plus le choix : se soumettre aux lois de la nature ou mourir.

Or, c'est précisément au plus fort de cette incertitude généralisée que l'Église catholique se propose de redonner du sens à ce qui n'en a plus actuellement. Du moins l'avons-nous supposé à partir du moment où tout ce qui a un rapport de près ou de loin avec l'écologie se trouve appréhendée non pas comme une simple émanation de la science biologique du XIX^e siècle, mais bien comme une religion qui ne dirait pas toujours son nom. En effet, nombreux sont ses fidèles qui, jour après jour, contribuent à la faire évoluer dans un sens toujours plus coupable au regard de la menace que la technique ferait à présent peser sur notre époque.

Mais déduction ne veut pas dire prédiction : s'il doit y avoir un retour de la religion, c'est qu'il y a une raison. Tout ceci

n'est que logique, et l'Église catholique en est l'opérateur principal. C'est elle qui a su saisir sa chance au moment opportun, dès avant que la crise scientifique ne devienne patente. Il suffit d'attendre que les scientifiques se rendent compte par eux-mêmes qu'il n'était pas possible de faire tout et n'importe quoi. Une place était à prendre : celle du donneur de leçons, et elle est occupée depuis longtemps et pour un long moment. Quoi de plus simple, en effet, que de donner du sens à ce qui n'en a plus ? Il suffit pour cela de trouver les bons mots, les mots justes, les mots qui font sens, c'est-à-dire les mots qui parlent à tout le monde en vue de rassembler le plus de fidèles possible et de satisfaire ainsi une cause commune.

Jusqu'ici, les partisans du catholicisme ne pouvaient pas vraiment agir comme ils le voulaient. La réussite éclatante de la science les en empêchait pour la simple et bonne raison qu'elle n'avait pas besoin d'eux. À moins qu'ils aient fini par comprendre l'intérêt qu'il y aurait à tirer profit de la situation le jour où la chance tournerait, et ce malgré les paradoxes et les contradictions rencontrées au fil de nos recherches.

L'une des raisons de cette difficulté est la capacité que la religion démontre à se tirer d'affaire de toutes les mises en cause du passé, précisément au nom du devoir de faire face au présent et à l'avenir. En ce sens, non seulement les attaques portées contre elle au titre d'une connivence avec les tendances néfastes de l'humanité n'ont pas nui à son rôle potentiel, mais encore elles ont accéléré l'apparition du moment de faire de nouveau et plus que jamais appel à elle. Dénigrer ou accabler la religion comporte un avantage pour elle : on en parle, on la met au centre des débats et on arme du même coup le mécanisme d'une exigence éperdue de pardon.

LYNN TOWNSEND WHITE, JR.

Pour nous aider à concevoir ce phénomène étrange mais puissant, nous convoquerons Lynn Townsend White, Jr. (1907-1987), ce médiéviste américain de renom, spécialiste du Moyen Âge, qui fit figure d'épouvantail pour l'Église catholique, apostolique, romaine.

Fils d'un pasteur ayant servi comme aumônier durant la première guerre mondiale avant d'être décoré de la Croix de

guerre pour conduite exceptionnelle, diplômé de Harvard après avoir soutenu une thèse sur les innovations technologiques au Moyen Âge et leur impact social¹, White incarne en parfait chrétien le rêve américain. Courage, détermination, travail, justice : autant de valeurs issues directement du protestantisme et qui, normalement, finissent toujours par être récompensées si l'on s'y prend correctement. C'est en tout cas l'avis de ceux qui tiennent à maintenir intacte l'image édifiante que véhicule la Réforme depuis la rupture avec Rome. Sa nomination comme directeur du *Center for Medieval and Renaissance Studies* au sein de la prestigieuse université de Californie (UCLA) n'est à l'époque une surprise pour personne. Ce qui l'est, en revanche, c'est le besoin que White aura de se faire remarquer alors qu'il est invité à participer à l'assemblée annuelle de l'*American Association for the Advancement of Science* (AAAS), le 26 décembre 1966.

White est un homme réfléchi. Ce n'est pas son genre d'attaquer sans raison. Mais il faut croire que l'heure n'est plus au repli sur soi. Il est devenu normal d'afficher ses opinions malgré le contexte de guerre froide qui entoure l'Amérique du président Lyndon B. Johnson (1908-1973). Pourtant les auditeurs n'en reviennent pas. Qui est donc ce blasphémateur pour oser dire ce que personne, à commencer par l'Église catholique, ne veut précisément entendre ? À savoir que le christianisme est à l'origine de la crise écologique la plus importante que l'humanité ait jamais rencontrée :

Nous en arrivons donc apparemment à des conclusions difficiles à admettre pour bien des chrétiens. Certes, la *science* et la *technique* étant devenues des mots sacrés du vocabulaire contemporain, certains pourront se réjouir, d'abord de ce que la science moderne, replacée dans sa perspective historique, apparaisse comme une extrapolation de la théologie naturelle, ensuite de ce que la technique moderne puisse être explicitée, au moins en partie, comme une réalisation volontariste occidentale du dogme chrétien de la transcendance de l'homme vis-à-vis de la nature et de son légitime désir de la dominer. Il n'en reste pas moins, comme on s'en aperçoit aujourd'hui, que la fusion intervenue il y a environ un siècle de la science et la technique, qui étaient auparavant des activités séparées, a conféré à l'humanité des pouvoirs qui, à en juger par la plupart des conséquences écologiques, échappent aujourd'hui à son

1. Voir L.T. WHITE, *Technologie médiévale et transformations sociales* (1962), trad. M. Lejeune, Paris/La Haye, Editions Mouton & Cie, 1969.

contrôle. Or, dans un tel processus, le christianisme porte une lourde part de responsabilité².

L'attaque est claire, nette et précise. Les coups pleuvent et ne sont pas distribués au hasard. Ils visent le christianisme. L'Occident est le responsable numéro un dans cette affaire. White, cependant, se veut objectif. Avant d'en arriver à ce jugement catégorique et général, il reconnaît le rôle de certains personnages sans affinité particulière avec la religion. Le plus connu d'entre eux s'appelle Francis Bacon (1561-1626). Pour White, c'est en partie à cause de lui que nous en sommes arrivés où nous en sommes aujourd'hui :

Les sciences naturelles, conçues comme un effort pour comprendre la nature des choses, se sont largement développées chez plusieurs peuples et à différentes époques. Parallèlement, les acquis technologiques se sont accumulés au fil des siècles, à un rythme tantôt rapide et tantôt lent. Mais il n'a y a guère que quatre générations que l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord peuvent célébrer les noces de la science et de la technique, réunissant ainsi l'approche empirique et l'approche théorique de notre milieu naturel. L'apparition dans la vie quotidienne de la conviction, due à Bacon, que la connaissance scientifique doit entraîner une domination technique de la nature ne remonte pas en effet au-delà des années 1850, exception faite pour l'industrie chimique, où cette idée prit forme dès le XVIII^e siècle. Or, l'acceptation de ce credo comme définissant le schéma normal de l'activité humaine pourrait bien représenter l'événement le plus important de l'histoire depuis l'invention de l'agriculture, voire de toute l'histoire non humaine de la Terre³.

Un auteur a généralement l'importance que la postérité veut bien lui accorder. Certains sont interchangeables, d'autres non. Certains font symptôme, d'autres non. D'un côté, il y a ceux qui passent totalement inaperçus, et puis de l'autre, il y a ceux qui font figures d'incontournables. Bacon appartient à la seconde catégorie. Tel un retour du refoulé, le philosophe anglais dérange. Au point que White s'est visiblement senti obligé de le mentionner, cet adversaire notoire de la scolastique religieuse.

2. L.T. WHITE, «Les racines historiques de notre crise écologique» (1967), *Krisis*, trad. A. de Benoist, septembre 1993, n° 15, Paris, Krisis, p. 69.

3. L.T. WHITE, «Les racines historiques de notre crise écologique» (1967), p. 61-62.

La question est pourquoi ? Parce que, comme de nombreux auteurs (et notamment des chrétiens) l'ont fait remarquer, Bacon a été le premier à justifier du fait que la nature doit être utilisée à des fins expérimentales. Car pour lui, «l'homme, ministre et interprète de la nature, n'entend ses actions et ses connaissances qu'à mesure de ses observations, par les choses ou par l'esprit, sur l'ordre de la nature ; il ne sait ni ne peut rien de plus⁴».

À l'époque, c'est une véritable révolution. Jamais personne auparavant n'avait parlé de la science en ces termes : «Science et puissance humaines aboutissent au même, car l'ignorance de la cause prive de l'effet. On ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant ; et ce qui dans la spéculation vaut comme cause, vaut comme règle dans l'opération⁵».

Mère de la connaissance pour Bacon, la science offre à l'homme la possibilité de voir le monde autrement. À condition, toutefois, de ne pas céder à la tentation qui veut que l'on fasse confiance à nos sens plutôt qu'à notre capacité intellectuelle à discerner le vrai du faux en matière d'illusions. L'avancement des sciences est à ce prix.

L'auteur du célèbre *Novum Organum* (1620) incarne une certaine idée de ce que doit être un philosophe engagé. Lui qui, très tôt, occupera des postes à responsabilité avant d'être finalement mis en cause dans une affaire de corruption. L'Europe est alors en proie au désarroi le plus total. A la crise économique qui secoue l'Angleterre vient s'ajouter une crise politique à laquelle Bacon ne peut qu'assister, impuissant. Dans ce genre de situation, il arrive trop souvent que les arguments des uns et des autres fassent écran à la vérité : raison de plus pour tenter de mettre en place une méthode originale capable de réformer en profondeur notre système de pensée.

Or cette méthode n'est pas sans conséquence au plan écologique. À trop tirer sur la corde, ce qui devait se passer a fini par arriver. Depuis la seconde guerre mondiale, les savants du monde entier se sont mis à douter d'eux-mêmes. Nombre de questions les assaillent désormais, qu'ils ne s'étaient encore pas vraiment posées auparavant : l'homme a-t-il le droit d'agir de

4. F. BACON, *Novum Organum* (1620), trad. M. Malherbe, J.-M. Pousset, Paris, PUF, 1986, p. 101.

5. *Ibid.*

la sorte sous prétexte qu'il a la science et la technique pour lui? Son attitude vis-à-vis de la nature est-elle condamnable du point de vue de la morale? S'agit-il d'un acte réfléchi ou au contraire d'une pulsion destructrice? A-t-on jamais pensé à chercher l'origine d'un tel comportement anti-écologique?

Désormais, après une accumulation de tentatives hasardeuses, les gens prennent peur du lendemain. Ils sont inquiets de ce qui risque de leur arriver au cas où rien ne serait fait pour enrayer la course au progrès. Les dettes contractées à l'égard du passé, du présent et maintenant du futur, s'accumulent. L'homme, si tant est que ce retournement de situation puisse un jour arriver, va mettre énormément de temps à tout rembourser. On n'efface pas aussi facilement des années de lutte contre la nature. La trace de notre passage laissée sur Terre semble irréversible. Les stigmates sont visibles où qu'on aille. La cicatrice, même refermée, n'est pas prête de disparaître.

En clair, la crise écologique est donc bien réelle, et l'homme va devoir apprendre à vivre avec.

LE CHRISTIANISME D'ORIENTATION ÉCOLOGIQUE

S'il est une chose qu'on ne peut reprocher à White, c'est d'avoir essayé de comprendre comment et pourquoi nous en sommes arrivés là. Et c'est lors de cette fameuse conférence prononcée au lendemain de Noël 1966 qu'il maintient que ce n'est pas tant un personnage agnostique voire sulfureux comme Bacon qui est la vraie cause de nos dérives, que tout l'arrière-plan culturel qui a permis, *volens nolens*, l'apparition d'un tel personnage. Ainsi accuse-t-il rien de moins que le monde occidental sans autre forme de procès que celui qui consiste à dire que le christianisme est responsable de tous les crimes écologiques commis depuis l'avènement de la société industrielle. C'est un pari risqué en soi, et l'on ne s'attaque pas aux fondements de la civilisation judéo-chrétienne sans prendre quelques précautions. White peut compter sur le soutien de ses amis. Il n'hésite pas à faire appel à eux dès que la situation l'exige. Parmi ceux qui pensent comme lui que Bacon y est pour beaucoup dans la

façon qu'ont les hommes de maltrai ter la nature, White cite en exemple Aldous Huxley⁶ (1894-1963), un écrivain britannique connu et reconnu pour avoir été l'un des premiers à dénoncer les effets pervers de la modernité⁷.

Les deux hommes sont contemporains l'un de l'autre. Ils se connaissent pour s'être déjà croisés à plusieurs reprises. La dernière rencontre remonte à l'année 1962, soit un an avant que Huxley ne meure. White lui-même y fait référence et nous avons fini par retrouver pour cette période des journées organisées à Santa Barbara, en Californie, par l'*Encyclopaedia Britannica* du 11 au 16 mars 1962. Elles ont pour thème le monde moderne à l'heure de la technologie. White et Huxley sont sur la liste des invités. Leurs noms figurent au côté de personnalités savantes du monde entier. Il est prévu que chacun ait quelques minutes pour s'exprimer sur un sujet en particulier.

Arrive le dernier jour. Huxley n'a pas encore parlé alors que tous les autres intervenants l'ont déjà fait. Ce qui semble normal puisque les organisateurs lui ont demandé de commenter ces journées. À dire vrai, seul le devenir de la planète paraît l'intéresser. Pour Huxley, qui dit technologie dit forcément écologie à partir du moment où la science ne peut plus continuer ainsi. Son commentaire a valeur de témoignage pour les générations futures :

J'ai été profondément préoccupé par la relation entre la technologie et la nature. Ceci est en fait extrêmement important pour chacun. Nous nous comportons souvent comme si nous n'étions pas des animaux et comme si nous ne devions pas vivre dans une relation symbiotique avec notre environnement. Nous nous comportons comme si nous ne faisions pas partie de l'écologie globale, comme si d'une certaine manière nous étions privilégiés et capable de faire notre loi *ad libitum*. Ceci bien sûr est parfaitement inexact. Nous faisons partie de l'ordre naturel et devons-nous conformer aux lois de cet ordre⁸.

Comment dès lors savoir avec certitude si White est celui par qui un changement de point de vue est arrivé? A-t-il contribué

6. Voir L.T. WHITE, «Les racines historiques de notre crise écologique» (1967), p. 60.

7. Voir A. HUXLEY, *Le meilleur des mondes* (1932), trad. J. Castier, Paris, Plon, 1947

8. A. HUXLEY, «Achieving a Perspective on the Technological Order», *Technology and Culture*, 1962, vol.3, n° 4, Detroit, Wayne State University Press, p.636-637 (traduction libre).

directement ou indirectement à renforcer l'idée qu'un dieu transcendant puisse réellement exister ? Cette prise de conscience écologique est-elle une chance pour l'Église catholique ? Le christianisme d'orientation écologique est-il la religion du xx^e siècle ?

Pour y répondre, il nous faut procéder par étapes, sachant que l'équation posée ne comporte qu'une seule inconnue, en l'occurrence White. Et que la crise écologique a pour entier caractéristique l'ensemble des valeurs comprises entre Bacon et Huxley. Ce qui, pour faire simple, correspond environ à la première moitié de la conférence. À quoi il faut ajouter maintenant l'autre moitié, sans doute la plus compliquée dans la mesure où le professeur d'histoire médiévale y tente par tous les moyens de se justifier, et en vient au cœur de son argument : le *Livre de la Genèse* – trésor partagé par les traditions juives et chrétienne – contient déjà toutes sortes d'éléments prouvant que le christianisme a effectivement à voir avec le rapport dominant-dominé que l'homme n'a de cesse d'exercer sur la nature sans se soucier des conséquences écologiques à long terme.

C'est ainsi tout bonnement le récit de la création du monde qui aurait influencé le comportement des Chrétiens au point de les transformer en véritables machines à tuer la nature ! White paraphrase donc la *Genèse*⁹, répétant quasiment mot pour mot le sixième jour de la Création, soit le jour durant lequel la vie sur Terre est apparue : au début, il n'y avait rien, puis les lumières du jour et de la nuit firent leur apparition. Signe du temps qui passe, les cycles du soleil ont commencé à rythmer les saisons. Les animaux se sont multipliés par un phénomène de reproduction, même chose pour les plantes grâce au processus biologique de la floraison. C'était au jour cinquième. Enfin, Dieu, après avoir engendré les créatures terrestres, créa l'homme. C'était avant que Dieu ne se repose de ses efforts au septième jour :

Puis Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, à notre ressemblance ! Qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. » Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu. Il créa l'homme et la femme. Dieu les bénit et leur dit : « Reproduisez-vous, devenez

9. L.T. WHITE, « Les racines historiques de notre crise écologique » (1967), p. 66-67.

nombreux, remplissez la terre et soumettez-la ! Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se déplace sur la terre ! » Dieu dit aussi : « Je vous donne toute herbe à graine sur toute la surface de la terre, ainsi que tout arbre portant des fruits avec pépins ou noyau : ce sera votre nourriture. À tout animal de la terre, à tout oiseau du ciel et à tout ce qui se déplace sur la terre, à ce qui est animé de vie, je donne toute herbe verte pour nourriture. » Et cela se passa ainsi. Dieu regarda tout ce qu'il avait fait, et il constate que c'était très bon. Il y eut un soir et il y eut un matin. Ce fut le sixième jour¹⁰.

Les racines du mal écologique auraient donc un lien avec la lecture assidue et répétée de l'*Ancien Testament*. Présenté de la sorte, le christianisme issu de la tradition biblique judaïque ressemble plus à une religion anthropocentrique qu'à un plaidoyer en faveur d'une stricte égalité homme-nature. Certes, le message biblique tourne autour de l'homme et de ce qu'il a le devoir de faire ou de ne pas faire. Il est le berger de la création au service du Tout-puissant. Mais combiné à la révolution industrielle, le résultat s'avère en réalité catastrophique : on ne traite pas la nature comme un objet sans en payer un jour le prix. Si l'homme continu dans cette voie-là, il est clair que la faune et la flore ne lui survivront pas. Bref, ce n'est pas encore l'Apocalypse, mais cela y ressemble. Le fait que le christianisme ait ancré dans tout l'Occident un dualisme entre l'homme et la nature paraît rédhibitoire pour ce qui est de garantir une écologie à caractère universel.

SAINTE FRANÇOIS D'ASSISE : PATRON DES ÉCOLOGISTES

Nous donnons donc suite à l'hypothèse de White par une question : peut-on montrer que, tout protestant qu'il soit, il ait pu obliger l'Église catholique à réagir, à se montrer à la hauteur de la situation ?

Le problème en cette affaire est que l'Église catholique n'a jamais vraiment fait preuve de transparence. Son mode de fonctionnement

10. SOCIÉTÉ BIBLIQUE DE GENÈVE (sous la dir.), « Genèse » (1, 26-31), dans *La Bible : Second 21 : l'original, avec les mots d'aujourd'hui*, Romanel-sur-Lausanne, Société Biblique de Genève, 2011, p. 3.

est toujours demeuré particulièrement opaque pour qui souhaite en connaître davantage. C'est donc par des moyens détournés qu'on y a généralement accès. Ses dirigeants puisent pour une part leur inspiration dans les textes sacrés, mais force est de constater qu'ils passent beaucoup de temps à signer des accords avec la modernité, guettant la moindre opportunité.

S'agissant d'écologie, la protection de la nature va peu à peu devenir un thème récurrent alors même que ce n'était pas le cas auparavant. Non seulement l'Église catholique, aujourd'hui, ne peut plus ignorer la chose, mais le thème de la sauvegarde de la création, qui lui permettrait à nouveau d'asseoir son autorité morale sur l'Occident, est en train de devenir prégnant.

Le phénomène débute le 16 octobre 1978 avec le cardinal polonais Karol Wojtyla (1920-2005), plus connu sous le nom de Jean Paul II depuis que le conclave l'a élevé au pontificat. Après huit tours de scrutin à bulletin secret, le Pape est élu à la majorité des deux tiers, conformément à la procédure prévue à cet effet. Pour beaucoup, Jean Paul II incarne le renouveau qui ouvre une période de « rechristianisation ». Il est celui par qui les catholiques ont retrouvé leur identité, en profitant notamment d'un contexte géopolitique tendu au niveau international. À l'époque, le bloc de l'Est commence à se fissurer de toutes parts. C'est la fin des utopies sociales. Les religions du salut terrestre ont échoué à faire face à la modernité, le messianisme athée n'ayant pas correctement fonctionné. En ajoutant à cela le choc pétrolier de 1973, l'épidémie de SIDA à travers les États-Unis, la crainte d'une explosion démographique, la pollution atmosphérique, l'on obtient une vision apocalyptique de ce qu'est le monde d'aujourd'hui, et dont l'angoisse se généralise jusqu'à toucher toutes les couches de la société.

La question n'est pas de savoir si ces peurs sont fondées ou non. Elles le sont à partir du moment où quelqu'un s'en plaint. Quant à savoir qui est prêt à se charger de cette plainte, la réponse est prête : ce n'est pas parce que le monde part à la dérive que l'Église catholique n'a pas son mot à dire. Au contraire, la branche la plus importante du christianisme est faite pour occuper ce poste. Parlez-lui du présent, elle vous parlera d'avenir. Posez-lui la question sur ce qu'il faut faire maintenant, elle vous répondra qu'il n'y a pas meilleur engagement que celui qui consiste à être croyant. Enfin, dites-lui ce que vous

avez sur le cœur, même les choses les plus inavouables : elle saura vous pardonner comme elle a pardonné à tous les frères et sœurs égarés. Car l'Église catholique a réponse à tout. Et ce n'est pas la moindre de ses qualités, lorsqu'on sait la manière avec laquelle Jean Paul II a fini par s'arranger avec la modernité sur la question écologique.

D'après la version officielle, le Vatican aurait d'abord été contacté par un organisme international, le *Planning Environmental and Ecological Institute for Quality of Life*. Cette organisation non gouvernementale est chargée d'étudier le comportement humain et l'impact que celui-ci peut avoir sur l'environnement. Son but est que l'homme puisse à terme bénéficier de la meilleure qualité de vie possible, et il reste encore beaucoup à faire pour que les parents et leurs enfants prennent enfin conscience de la menace écologique qui pèse actuellement sur la planète.

Le fait d'avoir été ainsi sollicité sur un sujet aussi important aurait tout déclenché : toujours d'après la version officielle, Jean Paul II, conscient que l'Église catholique ne peut laisser la peur s'installer dans les esprits de ceux qui pensent que l'avenir de l'humanité est désormais compté si rien n'est fait pour changer les mentalités, aurait décidé de publier une lettre apostolique dans laquelle il consacre François d'Assise (1181-1226) patron de tous les écologistes :

Sur l'avis de la Sacrée Congrégation pour les sacrements et le culte divin, nous déclarons donc, en vertu des présentes lettres et de manière perpétuelle, saint François d'Assise patron céleste des écologistes, en y joignant tous les honneurs et priviléges liturgiques qui conviennent. Nonobstant toutes choses contraires. C'est ce que nous décidons en ordonnant que les présentes lettres soient religieusement observées et aient effet aussi bien maintenant qu'à l'avenir¹¹.

Cette lettre apostolique date du 29 novembre 1979, soit un an presque jour pour jour après que Jean Paul II ait accédé au pontificat de l'Église catholique. Le choix de saint François d'Assise n'a alors rien d'anodin. Se voulant pauvre parmi les pauvres, celui qui s'est toujours appliqué à suivre la voie tracée par le Seigneur miséricordieux est parfait dans son rôle de protecteur de la nature.

11. JEAN PAUL II, « François d'Assise Patron des écologistes » (1979), in *Le gémissement de la Création : vingt textes sur l'écologie choisis et présentés par Jean Bastaire*, Paris, Parole et Silence, 2006, p. 27-28

Nous sommes le 17 septembre 1224, après qu'il a reçu les stigmates sur le mont Alverne en Toscane. François, déjà l'une des figures les plus populaires du christianisme, porte des marques semblables à celle du Christ mort sur la croix. Elles sont indélébiles et lui causent de grandes souffrances. C'est pourquoi il se réfugie dans le monastère de Saint-Damien. À bout de forces, il y reste plusieurs jours enfermé sans pouvoir supporter ni la lumière du soleil ni même la clarté de la lune. Ses yeux le font atrocement souffrir. Seule la prière parvient à calmer la douleur. Une nuit, tandis qu'il n'arrive pas à trouver le sommeil, François a une révélation : il comprend soudain que le plus beau spectacle que la nature puisse lui offrir ne se contemple pas avec les yeux mais avec le cœur. Il compose alors un chant d'amour intitulé le *Cantique des créatures* en hommage au Dieu créateur de toutes choses, ce même cantique que les dirigeants de l'Église catholique choisiront de célébrer à leur tour quelque huit cents ans plus tard au nom cette fois-ci d'une écologie salvatrice. En voici un extrait, il s'agit des deux premiers couplets :

*Très haut, tout-puissant et bon Seigneur,
à toi louange, gloire, honneur,
et toute bénédiction ;
à toi seul ils conviennent, ô Très-Haut,
et nul homme n'est digne de te nommer.*

*Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures,
spécialement messire le frère Soleil,
qui fait le jour et par qui tu nous illumines ;
il est beau, rayonnant avec une grande splendeur :
de toi, Très-Haut, il est le symbole¹².*

À noter que le reste du cantique est du même registre, faisant d'ailleurs écho aux anciennes célébrations païennes. La lune ou les étoiles, le vent, le feu ou l'eau : chaque élément de la création y est représenté... comme frère ou sœurs, jusqu'à « sœur la Mort » en personne.

12. FRANÇOIS D'ASSISE, « Cantique de frère Soleil ou des Créatures » (1224) dans *Le cantique des créatures : une lecture de saint François d'Assise* / E. Leclerc, Paris, Desclée de Brouwer, 1988, p. 15.

ÉPILOGUE

On peut aussi proposer une version non officielle du « virage » écologiste effectué par Jean Paul II. D'abord, la conférence de White en 1966 jugée scandaleuse et publiée la même année dans *Science* est un fait, bien qu'à aucun moment l'Église catholique n'en ait parlé, comme si White n'avait jamais existé. Ce professeur d'histoire médiévale n'est pas qu'un simple agitateur : en accusant très « sérieusement » le christianisme de crime contre l'écologie, il a bel et bien bouleversé les catégories traditionnelles de la pensée.

Or White écrit très exactement ceci, que nous n'avons pas encore mentionné parce que cela ne prend sens qu'en ce point de notre parcours :

Saint François d'Assise, le plus grand révolutionnaire spirituel de l'histoire occidentale, proposait ce qu'il pensait être une autre conception chrétienne de la nature et de la relation de l'homme avec elle : il essayait de substituer l'idée d'une égalité de toutes les créatures, homme compris, à celle d'une domination sans bornes de l'homme sur la création. Ce fut un échec. Tant la science que la technique actuelles sont si marquées par l'arrogance chrétienne « orthodoxe » envers la nature qu'il ne faut attendre d'elles seules aucune solution à notre crise écologique. Mais comme les racines du problème sont largement religieuses, le remède doit être lui aussi essentiellement religieux, qu'on utilise ou non ce terme. Nous devons repenser et réapprécier notre nature et notre destinée. Le sentiment hérétique quoique profondément religieux, éprouvé par les premiers franciscains, d'une autonomie spirituelle de toutes les composantes de la nature, pourrait constituer une direction à suivre. Je propose de faire de François d'Assise le saint patron des écologistes¹³.

L'Église catholique a donc fait disparaître le nom de White, mais c'est bien, une décennie plus tard, pour en assumer le message à la lettre ! Et ainsi du reste, comme nous l'avons déjà montré à l'occasion de deux articles publiés dans ces mêmes colonnes¹⁴, quand ce n'est pas la dernière encyclique du 24 mai 2015 adressée par François à l'ensemble des fidèles ;

13. L.T. WHITE, « Les racines historiques de notre crise écologique » (1967), *op. cit.*, p. 71.

14. Voir M. BLESSON, « L'écologie au cœur de l'éthique contemporaine », *Revue d'éthique et de théologie morale*, n° 275 (2013), Paris, Éd. du Cerf, p.79-95 ; M. BLESSON, « L'écologie messianique : la nouvelle éthique de l'Église catholique », *Revue d'éthique et de théologie morale*, n° 283 (2015), Paris, Éd. du Cerf, p. 53-64.

laquelle débute justement par un hommage rendu au *Cantique des créatures*¹⁵ avant de développer nombre de thèmes connus ayant trait notamment aux questions environnementales et plus spécifiquement à l'écologie humaine.

Mathieu Blesson
Docteur en psychopathologie et psychanalyse

EXHORTATION APOSTOLIQUE POST-SYNODALE *AMORIS LÆTITIA*

Huitième chapitre

Nous vous proposons de vous arrêter sur le chapitre 8 de l'exhortation apostolique du pape François qui comprend, d'après nous, les éléments les plus innovants et surprenants du texte papal si attendu. Le mouvement de l'argumentation semble être le suivant : la miséricorde évangélique prime sur toute loi morale qui sous-estimerait les situations d'impasse de certains couples, ce qui autorise certaines flexions au titre de la sagesse prudentielle – selon la ligne « aristotélo-thomiste » – ou le discernement des pasteurs – selon une ligne plus ignatienne et populaire à la fois.

ACCOMPAGNER, DISCERNER ET INTÉGRER LA FRAGILITÉ

291. Les Pères synodaux ont affirmé que, même si l'Église comprend que toute rupture du lien matrimonial « va à l'encontre de la volonté de Dieu, [elle] est également consciente de la fragilité de nombreux de ses fils¹ ». Illuminée par le regard de Jésus Christ, elle « se tourne avec amour vers ceux qui participent à sa vie de manière incomplète, tout en reconnaissant que la grâce de Dieu agit aussi dans leurs vies, leur donnant le courage d'accomplir le bien, pour prendre soin l'un de l'autre avec amour et être au service de la communauté dans laquelle ils vivent et travaillent² ». D'autre part, cette attitude se trouve renforcée dans le contexte d'une Année Jubilaire consacrée à la miséricorde. Bien qu'elle propose toujours la perfection et invite

15. PAPE FRANÇOIS, *Lettre encyclique Laudato si' du Saint-Père François sur la sauvegarde de la maison commune*, Paris, Éd. du Cerf, 2015.

1. *Relatio Synodi* 2014, n° 24.

2. *Ibid.*, n° 25.